

le monde libertaire



Hebdomadaire de la FEDERATION ANARCHISTE
adhérente à l'IFA

ISSN 0026-9433

27 DEC. 1990 AU 2 JANV. 1991

N° 808

10,00 F

CONTE PHILOSOPHIQUE

Un monde sans pitié

BORDEL, il fait chaud et ça pue, hein...!
— Oh ouais putain, qu'est-ce que ça peut puer !
Johnny répondait à son pote Alfred, qui courait à côté de lui. C'était l'heure de leur footing quotidien... dans la poubelle municipale.
— T'aimas cette odeur, Johnny ?

— Comment veux-tu que je l'aime, c'est l'odeur de la merde !
— Tu sais, l'odeur de la merde est commune à tout le monde, c'est quelque chose qui nous rapproche, nous tous, êtres humains...
— Personnellement, si c'est ça, j'aimerais mieux que ça nous éloigne un peu les uns des autres.

Johnny et Alfred couraient maintenant en silence. Ils couraient, couraient...

Ce décor de poubelles et de ruines en pourriture semblait ne jamais vouloir en finir. En fait, les trois quarts de la ville étaient dans cet état là.

Vous savez, dans le temps, l'ancien temps, le temps béni, le temps doré où tout est toujours moins pire que maintenant... eh bien c'était pas ça ! Vous entriez dans une ville, c'était gai et souriant... et drôle ! C'était juste quand vous passiez par derrière cette même ville que vous découvriez le gros tas de merde, les immondices, les immonables lézardés ou détruits, par les champs d'ordures. Le revers de la médaille en quelque sorte !

Maintenant, c'était devenu pire, car presque toute la ville était un immense champ de poubelle. Seuls quelques îlots, quelques oasis résistaient... Ces enclaves de riches, comme toujours... Le fric protège de tout, sachiez ça, je suppose !

Bref, Johnny et Alfred faisaient chaque jour leur footing dans ce qu'il faut appeler un véritable champ d'ordures !

La vie semblait vouloir continuer tout de même. Un homme devant eux, habillé d'un costume trois pièces écriqué, escaladait avec un air très pressé un tas d'immondices, il avait une petite mallette à la main.

L'élection de l'homme poubelle

— Tiens c'est M. Dudu, dit Alfred. Il travaille toujours comme employé à la banque ?

— Ouai, pourquoi voudrais-tu qu'il se fringue autrement si c'était pas le cas !

Plus loin, des gosses jouaient au foot avec des boîtes de conserves rouillées, des ménagères partageaient leurs courses. Tout le monde vaquait à ses occupations, comme si de rien n'était.

— Au fait, tu sais que les élections approchent...

Johnny sortit de sa rêverie.

— Ah ouais, qui va-t-on élire ?

— Mais... le maire, voyons ! T'es pas au courant ?

— Le maire... hahaha ; le maire de quoi ?

— Le maire de cette ville, Johnny ! Tu fais l'idiot ou quoi ?

— Le maire, l'empereur, le roi, le souverain... le roi-poubelle, le roi de l'ordure ! Hahaha !

Alfred regarda son ami d'un air inquiet.

— Pourquoi ris-tu comme ça, t'es givré ou quoi ?

— Pourquoi givré ? Tu m'as, toi-même, bien dit que ça sentait la merde ici ?

— Ouais, c'est justement pour ça que ces élections sont importantes ; il faut voter pour quelqu'un qui change tout ça.

— Ouai ! C'est bien ce que je disais. On le fera siéger là-haut, en haut du plus gros tas d'ordures de la ville. Ce sera un

véritable trône pour lui, et de là-haut, il pourra mieux nous gouverner. Ce sera le roi ! L'empereur de toute cette merde... !

Alfred, toujours en courant, regardait maintenant son copain avec une mine méduisée, puis il dit posément :

— Johnny, je te comprends pas, t'es qu'un anarchiste, tu critiques tout et tu proposes rien.

— T'inquiète pas, il pourra descendre de temps en temps de son piédestal. Et puis, il viendra nous serrer la main, le matin quand on court. Il pourra même faire un petit bout de chemin avec nous. On discutera, on rigolera même, il nous dira que c'est bien de courir, qu'il faut continuer, que c'est bon pour la santé, n'est-ce pas ? Et ensuite, comme il a pas que nous à s'occuper, on se dira tchao et on retournera chacun à notre merde respective.

Alfred était maintenant silencieux.

— Ecoute, dit-il enfin, il avait l'air gêné de la réponse qu'il allait donner. T'as p't'être raison... C'est vrai que ça pue, c'est vrai que chaque matin on se retrouve pour sauter pied après pied dans ce champ d'immondices qu'est devenue la ville, alors que les riches et les quelques notables ont leurs propres pistes cyclables et piétonnes, interdites bien sûr au public. Tout ça est vrai, Johnny, j'suis d'accord avec toi... Mais tu veux que j'te dise ?... Je les envie même pas ces pauvres mecs, qu'ils crèvent tous seuls enfouis et étouffés par leur sale fric !

— Pauvre mec toi-même ! Je crois que tu te fais quelques illusions à leur sujet. Ils ne crèvent pas tous seuls ! Ce sont les pauvres qui crèvent tous seuls, sans amour, sans argent, sans amitié. La misère enlaidit les beaux sentiments, tu comprends ça ! Le fric aussi d'ailleurs, mais tant qu'à être floué, vaut mieux l'être avec quelques petits avantages matériels en sus, ça fait passer la pilule. Regarde, ceux qui ont du fric se la donne bien. Alors, qu'est-ce que t'en penses, hein ? T'as toujours autant envie de vivre d'amour et d'eau fraîche ?

— Je pense que tu es bien noir Johnny, très noir, cynique même...

— J'sais, j'me le dis aussi de temps en temps. Je me dis qu'il faudrait essayer de prendre le bon côté des choses, arrêter de se tourmenter avec toutes ces idées à la con. Mais j'peux pas, ça revient sans cesse. Et puis, le bon côté de la vie, il est pas de notre côté, faut le dire, le crier, le hurler. Crois-moi, Alf' on est perdant sur tous les bords. C'est ça la vérité.

Alfred venait de marcher dans un énorme étron, et il jura :

— Putain, mes baskets toutes neuves !

Johnny se mit à rire doucement.

Alfred le regarda l'air très fâché, puis il se mit à rire lui aussi. Ils coururent ainsi longtemps sans plus se dire un mot.

J.-F. Lymphâm

EDITORIAL

Joyeux Noël ! Pour l'occasion, Tonton nous offre un ministre de la Ville tout neuf, et un président de chaîne un peu bouffé aux mites, certes, mais dont on nous affirme qu'il peut encore faire de l'usage... Nul doute qu'avec ces deux offrandes, les banlieusards épanouis vivront des fêtes de rêves, devant des programmes intelligents, originaux, nouveaux, d'un service public qui, n'en doutons pas, aura choisi la qualité et la sincérité...

Nous avons choisi, pour notre part, de consacrer deux pages de ce numéro de Noël à une histoire vraie, à un conte de Noël à la fois triste et joyeux : la légende — authentique — de Sitting Bull qui tomba voici cent ans dans une prairie indienne, après vingt ans de lutte sans merci contre les fondateurs du « pays de la liberté », qui découvriraient en même temps un continent et le bon usage des mitrailleuses.

L'esprit de Sitting Bull, narquant les plus puissants, n'est pas mort. Combien de jeunes européens se revendiquent aujourd'hui de cette révolte narquoise, et comptent bien déterrer un jour la hache de guerre ? Bien plus, sans doute, que nous l'indique une presse engourdie par des réveillons trop copieux. Pour ces premières fêtes de la décennie 90, et l'année qui vient, nous vous souhaitons pour notre part de bouffer du lion !

1991
les 10 ans
de Radio-Libertaire

Contre la guerre
Ronald Creagh
P. 2

La chute de la
Dame de fer

(suite du n° 807)

P. 6

« Enfances
vendéennes »
de Michel Ragon
P. 7

D'après Boodmer (1833) : Pehriska-Ruhpa, Minnetaree. © Nitassian/CSIA



« Ils revendiquent pour eux seuls notre mère à tous, la terre, et se barricadent contre leurs voisins ; ils la défigurent avec leurs constructions et leurs rebuts. Cette nation est comme un torrent de neige fondue qui sort de son lit et détruit tout sur son passage. »

Sitting Bull

T 2137 - 808 - 10,00 F



F° P 2520

Mrs Thatcher, aux bons soins de son successeur

Notre compagnon Ronald Creagh est intervenu le vendredi 7 décembre du haut de la tribune de la Mutualité, lors du meeting contre la guerre du Golfe, qui y avait été convoqué par diverses personnalités. C'est de

façon humoristique qu'il a tenu à s'adresser à la foule, en lui faisant lecture d'un courrier qu'il aurait pu envoyer au Premier ministre britannique. Une façon hautement appréciée pour son originalité.

CHERE Mrs Thatcher, vous avez parfaitement raison, l'Angleterre n'a de leçons à recevoir de personne en matière de démocratie. C'est par amour des droits de l'homme, qu'elle a débarqué naguère au canal de Suez. Et que hier encore, elle envoyait ses canonnières aux Malouines... pardon aux Falkland Islands. Elle trouve intolérable qu'au XXe siècle, un Etat occupe un autre pays ; et donc, elle s'élève avec véhémence contre l'invasion du Panama et de — oh excusez-moi du lapsus ! — je voulais dire du Koweït par l'Irak.

Il n'est pas question de négocier avec Saddam Hussein. C'est à chaque peuple de décider par lui-même de son sort, et vous demanderez, j'en suis sûr, que soit organisées des élections libres à Hong-Kong... pardon au Koweït.

Mrs Thatcher, comme vos collègues M.M. Bush et Mitterrand, vous voulez donc, à tout prix défendre les droits de l'homme. Je sais que tous trois, vous voulez faire un exemple, que dis-je... donner l'exemple ! Vous êtes, tous trois, prêts à mourir pour l'Occident et ses valeurs, surtout ses valeurs... pétrolières ! D'autant plus que cette expédition ne peut être qu'une guerre-éclair. Sans doute, si Hussein riposte en attaquant la Jordanie, Israël réagira et tout

le monde arabe s'enflammera... le conflit ne sera plus limité. Nous profiterons d'un terrorisme international de longue durée. Nos braves boys utiliseront probablement même des armes chimiques... et pourquoi pas nucléaires. Avec en prime quelques irradiations, nous aurons une guerre-éclair de cent ans.

« Pas de guerre, sera notre objectif »

Je me propose d'assister au spectacle en usant des nombreux abris anti-atomiques qui couvrent le territoire français, pendant que nos chefs d'Etats, dans un grand élan de générosité, partiront eux-mêmes pour la guerre. Si cette perspective vous inquiète cependant permettez-moi quelques suggestions. Nous sommes quelques uns à penser qu'il faudrait peut-être tout faire pour empêcher cette guerre. Voyez ce qu'elle nous a déjà coûté avant même qu'elle ne commence : le Tchad offert en prime à la Libye, et les chrétiens du général Aoun à la Syrie. A qui le prochain tour ?

Pas de guerre, sera notre objectif premier. C'est vrai qu'on ne peut pas tolérer l'invasion du Koweït. Autant, Mrs Thatcher et vous M. Mitterrand et vous M. Bush, vous

avez avalé bien des couleuvres. Vous vous êtes voilés la face, lorsque votre collègue, M. Hussein a utilisé les armes chimiques contre sa propre population kurde. Vous avez bien supporté que l'Irak envahisse l'Iran et vous avez même fourni des armes... je crois.

Le retrait du Koweït n'est pas la priorité numéro 1. Après tout, cela ne fait que la deuxième fois que l'Irak annexe le Koweït ; on n'avait pas eu tant d'émoi la première fois.

En ce temps de réflexion, je pense qu'il ne faut pas faire appel à vous, qui vous dites nos dirigeants, mais à tous les hommes de bonne volonté, aux forces progressistes de toutes les régions du monde... y compris celle des pays arabes et d'Israël, que vos cris de guerre ont isolé. Car c'est vous qui soutenez toutes les dictatures du monde. C'est vous, Mrs Thatcher, qui avez fait de l'Irlande du Nord un Etat occupé... un Etat palestinien ! C'est vous, M. Mitterrand, qui avez autorisé au lendemain de la célébration des droits de l'homme la signature d'un fantastique contrat d'armes avec l'Arabie Saoudite, ce régime phalocrate, où les femmes ne peuvent pas conduire une auto. C'est vous, M. Bush, le principal soutien de M. Hussein,

car vos discours de va-t-en-guerre l'ont mis au premier plan de la scène internationale ; et la présence des forces américaines dans le Golfe a amené les Palestiniens et Algériens à se solidariser avec l'Irak, tendant à isoler les forces progressistes arabes, par les soins de l'impérialisme occidental. Il faut garder, n'est-ce pas, la mainmise sur les ressources du tiers monde, et pour cela soutenir artificiellement les dictatures et les féodalités...

Le système de l'Etat-providence est un univers impitoyable. Ou bien, nous continuerons à nous laisser mener par nos gouvernants, ou bien nous compterons que sur nous-mêmes et sur les forces de progrès.

Un projet en trois points

En définitive, Mrs Thatcher, je ne vous enverrai pas cette lettre. Je préfère l'adresser à toutes les femmes, tous les hommes, tous les jeunes, à tous les vieux qui veulent changer le monde.

Oui ! Je propose à tous un projet en trois points :

— premièrement, à court terme : unissons-nous pour que la paix soit notre priorité ;

— deuxièmement, à moyen terme : organisons une conférence de tous, hors de tout esprit de parti, de systèmes ou d'Etats. Discutons, ensemble, de la situation internationale, du vrai partage des richesses. Elaborons une nouvelle « théorie des dominos » où les dominos seraient les féodalités qui gouvernent ce monde, obligeant nos Etats à boycotter les dictateurs ;

— enfin, à long terme, quand les régions autocratiques du Moyen-Orient et les valets de tous les impérialismes se seront écroulés, Saddam Hussein se trouvera bien isolé. Non par ce blocus économique contraire à la constitution des Nations-Unies et aux droits de l'homme, puisqu'il a pour but d'affamer les populations, mais par le blocus que ce régime à lui-même créé : le blocus de l'Etat autoritaire. Alors, ce dernier domino, tel le Mur de Berlin, ne pourra que s'écrouler. On ne sauvera pas la paix en opposant un fanatisme à un autre. On ne la sauvera qu'en communiquant aux peuples le désir irrésistible de prendre en main leur destin.

Ronald Creagh
(historien anarchiste et spécialiste en littérature américaine)

LES COMPTES DE « POLITIS »

A propos de « la Lettre aux amis... »

La lettre d'information adressée par *Politis* à tous ses abonnés et amis fait état d'une situation pour le moins difficile. Elle donne effectivement le détail du capital du journal... Et point n'est besoin d'être expert-comptable pour s'en montrer surpris.

La SA *Politis*-édition est constituée ainsi : 51% : la SCOP (un million de francs) ; 25% : *l'Evénement du Jeudi* (500 000 F) ; 15% : B et A associés (300 000 F) ; 10% : Robert Laffont (200 000 F).

Soit... 101% ! Et c'est bien sur ce 1% que se joue la majorité... Gageons

que les lecteurs auront rectifié eux-mêmes... D'autre part, Bernard Langlois explique les mauvaises ventes du nouveau *Politis* par la campagne publicitaire de lancement qui a dû être réduite de moitié (« un million, seulement, ce qui est très peu »). Cela signifierait-il que le journal a d'ores et déjà mangé la moitié de son budget en publicité ?

Le nouveau « Politis » déjà dans le rouge ?

Bref, des comptes pour le moins curieux, mais il semble bien que l'on ne demande pas aux lecteurs de comprendre, mais simplement de payer. « Il se pourrait très bien qu'à brève échéance, l'impossibilité de payer une facture ou une traite entraîne une nouvelle catastrophe, et celle-ci serait la dernière », affirme Bernard Langlois. Le recentrage ne paierait-il pas ?

Les « aigris » qui proposaient de reprendre le titre sous une forme plus modeste, mais en revenant à une formule indépendante et engagée n'avaient peut-être pas tort...

Pascale Choisy

Rédaction-Administration : 145, rue Amelot, 75011 Paris
Directeur de publication : André Devriendt
Commission paritaire n°55 635
Imprimerie : Gaspard-Monge, 55, rue du Fossé-Blanc, 92230 Gennevilliers
Dépôt légal 44 145 — 1^{er} trimestre 1977
Routage 205 — Publi Routage
Diffusion SAEM Transport Presse

« POLITIS »

Bernard Langlois nous écrit...

Suite aux articles « Politis : histoire d'une longue arnaque » et « Politis : qui perd gagne », parus dans les numéros du 1er et du 15 décembre, Bernard Langlois nous a adressé un long courrier que nous ne pouvons citer intégralement. En voici des extraits : « Je n'essaierai pas de répondre aux assertions de Mme Choisy... qui n'est, pour la circonstance, que le porte-voix des quelques grincheux de la toute première équipe du journal... Ils avaient d'ailleurs sévi dans le même sens dans les colonnes de l'Idiot International. Jean-Edern Hallier, et le Monde libertaire, même combat ? Vous êtes bien les seuls, en tout cas, à accorder à cette petite bande haineuse quelque crédibilité. »

« Je veux juste préciser un point : il s'agit pour nous de tenter d'imposer sur le marché un news magazine s'adressant à tous ceux qui se réclament des valeurs de la gauche, et non un énième bulletin confidentiel... Il n'y a jamais eu d'étude de marché, mais une étude sur le lectorat réel de Politis... Enfin, pour que vous soyez tout à fait clair sur les moyens financiers dont nous disposons, je vous joins La lettre aux amis envoyée à tous nos abonnés et soutiens... »

« Sachez en tous cas que la sensibilité que vous représentez est présente parmi nos lecteurs, et que vous pouvez accéder aux colonnes de Politis, comme d'autres, chaque fois que vous le jugerez utile »

D'autre part, Bernard Langlois nous précise qu'il n'y avait pas 65 000, mais 6 500 actionnaires de départ. Dont acte. Mille excuses pour la faute de frappe.

Reste que Bernard Langlois ne dément aucune des informations que nous avons publiées... pour la simple raison qu'elles sont exactes. Nos articles ne reposaient pas sur « une petite bande haineuse » mais sur un simple historique du journal, de ses changements de ligne et d'ambition, aboutissant à la disparition de *Politis* en tant que journal vraiment libre, sans sponsor ni mécène. Nous apprécions au passage l'estime dans laquelle Bernard Langlois tient ses anciens collaborateurs, sans lesquels le titre n'aurait pu voir le jour.

Politis n'est pas notre ennemi, et nous ne saurions lui reprocher d'être ce qu'il est : un journal de « gauche » tentant de vivre de ses ventes et de sa pub. Et nous ne voyons dans cette situation qu'une preuve de plus de la grande difficulté d'éditer, en France, un journal véritablement indépendant.

Le comité de rédaction

Rédaction-Administration
145, rue Amelot
75011 Paris.
Tél. : (1) 48.05.34.08.

le monde
libertaire

Tarif	France (+ DOM-TOM)	Sous pli fermé (France)	Etranger
1 mois 5 n°	<input type="checkbox"/> 35 F	<input type="checkbox"/> 70 F	<input type="checkbox"/> 60 F
3 mois 13 n°	<input type="checkbox"/> 95 F	<input type="checkbox"/> 170 F	<input type="checkbox"/> 140 F
6 mois 25 n°	<input type="checkbox"/> 170 F	<input type="checkbox"/> 310 F	<input type="checkbox"/> 250 F
1 an 45 n°	<input type="checkbox"/> 290 F	<input type="checkbox"/> 530 F	<input type="checkbox"/> 400 F

Abonnement de soutien : 350 F. Abonnement étranger sous pli fermé : tarif sur demande. Pour les détenus et les chômeurs, 50 % de réduction sur les abonnements de 3 mois et plus en France métropolitaine (sous bande uniquement).

Nom Prénom
Adresse
Code postal Ville
Pays
A partir du n° (inclus).
Abonnement de soutien
Chèque postal Chèque bancaire Autre

Règlement à l'ordre de Publico à joindre au bulletin.
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière bande de routage.

CONTRACEPTION ET AVORTEMENT

Naissance d'une lutte

Pour ce 8^e volet de notre dossier sur la contraception et l'avortement libres et gratuits, Korinn Radan nous fait l'historique du mouvement féministe français. Des « Féministes-révolutionnaires » au « Groupe Information-Santé », vous saurez tout sur les différentes sensibilités qui traversèrent les organisations de femmes lors de ces vingt dernières années.

Le 21 mai 1970, le groupe femmes de l'université expérimentale de Vincennes organise un débat public sur l'oppression des femmes. Les quolibets machos de leurs « camarades masculins » incitent les étudiantes à chasser ceux-ci de la discussion. A cette date est prise une décision de non-mixité de la lutte des femmes, qui sera conservée par une majorité des mouvements féministes. Le 29 août de la même année, en solidarité avec les féministes américaines, qui organisent ce jour là une grève des femmes au niveau national, est réalisée la première grande action ponctuelle de ce mouvement (que les médias nommeront alors MLF) : le dépôt d'une gerbe à l'Arc de Triomphe avec pour slogan : « Il y a plus inconnu encore que le soldat... sa femme ! »

Le Mouvement de libération de la femme (MLF) rejette alors l'organisation hiérarchique, l'inscription des militantes, les cotisations et choisit de travailler en petits groupes sur les thèmes comme le travail domestique, la question sexuelle (libre maternité, jouissance féminine...), les relations entre la lutte des femmes et la lutte des classes...

Ce mouvement est, en fait, une constellation de groupes peu organisés, mais qui très vite s'inscrivent dans des tendances plus ou moins divergentes, définies par leurs thèmes privilégiés et leur approche du féminisme.

Les groupes de conscientisation

Ces groupes de conscience des années 70 mènent une réflexion sur le corps des femmes en effaçant la séparation domaine public - domaine privé en qualifiant ce dernier de politique. Dans ce cadre, une réflexion est menée sur les maladies psychosomatiques, sur la vie en couple et l'appropriation du corps de la femme par l'homme qui en découle, sur le viol, la drague, l'homosexualité... De ces débats naît la scission en 1970 entre la tendance « Politique et psychanalyse » du MLF et

les « Féministes-révolutionnaires », qui, elles, s'engagent plus dans le combat concret. Ce combat mené contre l'esclavage de la maternité et contre l'idée même d'instinct maternel se faisant parfois en association avec des mouvements mixtes, elles sont alors taxées de réformistes par la première tendance.

Le combat pour la contraception

La libération de la femme passant par la possibilité d'un auto-contrôle de sa fécondité, les féministes dès le début des années 60 réclament le droit à la contraception. Le Mouvement français pour le Planning familial est alors à l'origine de la plupart des mobilisations (conférences, manifestations...) qui contraignent en 1965 les milieux politiques à aborder publiquement la question.

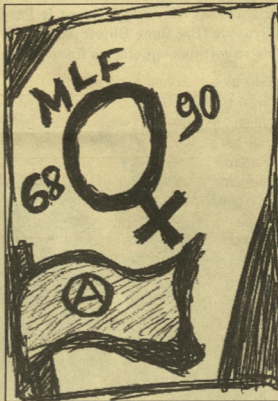
En avril 1971, à l'initiative des « Féministes-révolutionnaires » est publié le *Manifeste des 343 salopes*, c'est-à-dire de femmes s'accusant du délit d'avortement. En novembre 1972, le procès de Bobigny fait grand bruit dans la presse et permet une large mobilisation. En février 1973, paraît le manifeste de 331 médecins (dont beaucoup sont au Groupe Information-Santé (GIS)), se déclarant pour la libéralisation de l'avortement... ceci en total désaccord avec le Conseil de l'Ordre très conservateur. Les prises de position de soutien aux partisans de l'avortement libre se succèdent et provoquent la création du Mouvement de libération de l'avortement et de la contraception (MLAC).

En janvier 1975, la loi Veil est promulguée, elle suspend celle répressive de 1920, mais seulement pour cinq ans.

En 1982, une loi définitive sur l'avortement est votée.

En parallèle aux mobilisations découlant d'une réflexion sur le corps des femmes est développée une analyse sur le rapport entre lutte des femmes et lutte des classes, principalement menée par les groupes de quartiers et le Cercle

Dimitriev. Les militantes sont pour la plupart issues de la Ligue communiste, de Révolution et de la Gauche révolutionnaire. Cette tendance « lutte de classe » du MLF a pour objectif essentiel de réali-



ser l'égalité sociale et politique entre les hommes et les femmes. « Pas de libération des femmes sans révolution socialiste, pas de révolution socialiste sans libération des femmes ». Son ennemi n'est pas l'homme, mais le système capitaliste. D'autres courants, comme « Féministes-révolutionnaires », « Politique et psychanalyste », ..., aux conceptions non plus égalitaristes, mais particularistes, dénonceront plutôt le patriarcat.

Un grand débat oppose les partisans de la spontanéité et celles de la centralisation du mouvement « richesse des débats » contre « efficacité ». La tendance « Politique et psychologie » va d'ailleurs, lors d'un coup de force juridique, s'appropriier le sigle MLF. Mais, le mouvement ne s'est jamais organisé en tant que tel.

Les « féministes rouges »

« Se battre ou non sur le terrain des hommes » est une discussion qui va voir surgir trois tendances : tout d'abord le retrait du champ des hommes avec la création de lieux non-mixtes où s'investissent particulièrement les lesbiennes ; la deuxième tendance est pour l'entrée des femmes dans les luttes sociales par le biais de partis de femmes, de listes de

femmes... Enfin, la troisième tendance introduit le point de vue féministe dans les syndicats, les partis, associations... Aucune de ces trois tendances ne fut naturellement satisfaite. Le retrait du champ social n'arrangera rien, et l'investissement des femmes dans un champ politique construit par des hommes pour des hommes, selon la logique patriarcale, était une gageure. Que ce soit monter des partis de femmes (avec quel programme ?) ou entrer dans les mouvements des hommes (où les femmes furent très vite mises à l'écart ou récupérées), aucune de ces stratégies ne donna réellement la parole aux femmes dans ce qu'elles avaient à dire de plus social et politique.

Le débat sur la non-mixité, déjà évoqué, sépare, ainsi, les féministes les plus radicales, du MLAC et des mouvements plus larges.

Que sont nos luttes devenues ?

Dans les années 80, le domaine des luttes féministes s'est déplacé. Une centralisation s'est effectuée par thèmes : les violences (violences dans le domaine privé, comme les femmes battues, le viol conjugal, le viol extra-conjugal) posées comme problème spécifique et social ; la pornographie ; les discriminations et stéréotypes sexistes dans le travail ou l'éducation... ; ou encore les nouvelles techniques de procréation.

Le mouvement féministe a connu un temps fort dans les années 75-80, mais l'arrivée de la gauche au pouvoir et l'intrusion du PS dans les mouvements (écologisme, féminisme, anti-racisme...) ont contribué à paralyser et démobiler les militantes.

Les femmes se reposent, aujourd'hui, sur les lauriers gagnés hier. Or, il est temps de se réveiller. Déjà, à l'automne 1984, une polémique s'est développée sur l'idée de restreindre les accès à l'IVG. En novembre 1986, une proposition de loi vise à la suppression du remboursement de cette IVG (à la demande de 69 députés RPR, UDF et FN). Seuls les mouvements d'alors empêcheront qu'elle aboutisse.

Le temps n'est plus aux souvenirs, il est à l'action. On vous l'a déjà dit : on veut choisir !

Korinn Radan

POUR LE DROIT AU LOGEMENT

Démarches et espérances en faveur de Claudine Creach

À la suite de la grève de la faim entamée le 7 décembre par Claudine Creach, victime d'une expulsion arbitraire survenue Place Jules-Joffrin, M. Jean-Louis Vidal, conseiller de Paris (Verts-Paris Ecologie) s'est présenté, le mercredi 19 décembre, chez M. Rabut, chef du cabinet de J. Chirac à l'Hôtel-de-Ville. Il intervenait en tant que représentant du collectif de soutien à Claudine Creach. M. Vidal, face au problème posé, a exigé une réponse concrète, de la part des autorités, concernant la demande de relogement de Claudine et a rappelé le fait qu'elle est dans la rue, sans hébergement.

A ce sujet, il n'y eut pas de réponse apportée ni de la part de M. Tiberi premier adjoint de Chirac ni de la part de la

Préfecture de police, qui persistent à ignorer l'action de Claudine. Après quelques minutes d'entretien, M. Rabut a promis, cependant, de prendre des engagements sérieux, de régler ce problème. Il a donc envoyé, le lendemain, sa collaboratrice, Mme Hibon, à la « Maison de la concertation », située 16, rue Bonnet, dans le 18^e, lieu où Claudine poursuit depuis le jeudi 20 décembre son action. Mme Hibon a effectué des démarches, comme responsable aux problèmes de logement au cabinet de J. Chirac, en demandant quelques renseignements sociaux pour constituer un dossier.

Suite à ces événements Claudine a proposé, lors d'une réunion du collectif de soutien, que M. Rabut s'engage par écrit quant à cette promesse de relo-

gement. Cette demande a été faite par la transmission d'une lettre déposée en une délégation du collectif, le vendredi 21 décembre, à l'Hôtel-de-Ville. En l'état actuel des choses deux alternatives apparaissent : une confirmation écrite est apportée... auquel cas Claudine suspendra sa grève de la faim, ou alors en cas de réponse négative, elle poursuivra son action.

De l'action individuelle à la prise de conscience collective

L'action de Claudine Creach dépasse le seul cadre personnel pour mettre l'accent sur le problème de la résistance face aux expulsions et tenter de dynamiser un mouvement désordonné, qui lais-

se, bien souvent, les mal-logés dans le dénuement, et sans aucun recours face aux autorités et aux promoteurs. En un mot Claudine Creach ne veut pas survivre, mais vivre en dehors des solutions bâtarde vers lesquelles ont conduit actuellement les populations qui se trouvent dans une situation d'exclusion : RMistes, chômeurs et autres précaires. Claudine se veut être un grain de sable dans les rouages d'un système qui amène à la résignation.

A Paris, où plusieurs dizaines de milliers de logements sont vides, où les prix au mètre carré augmentent de 30% à 50% chaque année, où 70 000 noms sont prioritaires sur la liste des inscrits à la préfecture, cette action doit, en effet, permettre à tous de prendre conscience de la gravité de la situation.

Clothilde

CLEA

La Coordination des lycéens et étudiants anarchistes tient une table de presse tous les jeudis de 11 h 30 à 14 h, à la faculté de Saint-Denis. La CLEA-Tolbiac tient une table de presse tous les mardis entre 11 h et 13 h 30, à la faculté de Tolbiac. La CLEA-Inalco tient une table de presse tous les jeudis entre 13 h et 15 h au centre Clichy.

RADIO-AGORA

Radio-Agora, radio associative varoise de Toulon et de sa région vient de se voir exclue du plan de fréquences par le CSA... alors que dans le même temps étaient retenues Radio-Pieds-Noirs (radio du Front national), TOP-FM et Radio-Active, radios qui d'associatives n'ont que le nom (musique disco uniquement)... sans oublier Radio-Arc-en-ciel et Station-83 (confessionnelles).

Face à cette décision et situation des plus scandaleuses, Radio-Agora se mobilise et appelle à la solidarité. Pour cela n'hésitez pas à écrire à Monsieur le Président du CSA, 39-43, quai André-Citroën, 75015 Paris, en demandant une fréquence pour Radio-Agora. Affaire à suivre...

ANTIMILITARISME

Le Comité des objecteurs tarnais (COT) veut constituer un réseau d'informations contre la guerre. Il se propose de jouer le rôle de boîte aux lettres de toutes les initiatives actuelles contre les menaces de guerre dans le Golfe. Pour transmettre ces infos, prendre contact... adressez vos documents à « La guerre, non ! », BP 229, 81006 Albi cedex. Répondez téléphonique à partir du 27 décembre au (16) 63.38.39.55. FAX, à compter du 3 janvier prochain, au (16) 63.35.72.11. Autre n° de téléphone où joindre le COT : (16) 63.35.60.40.

MORDICUS

Le premier numéro de « Mordicus » est en vente dans tous les bons kiosques et à la librairie du Monde Libertaire. Derrière la superbe Une présentant des casseurs à l'action sous le slogan : « Noël : tout doit disparaître », le nouvel hebdo laisse libre cours à une fureur lyrique contre tous les représentants des princes qui nous gouvernent. Corrosif et intelligent. Bravo !

RADIO

La voix des bêtes !

Radio-Renaissance est une radio dite libre, qui émet sur Fontainebleau (Seine-et-Marne). Elle n'hésite pas à diffuser régulièrement sur ses ondes des propos racistes, xénophobes et révisionnistes. Faurisson y est souvent cité...

Pour cela, le samedi 24 novembre, elle a reçu la visite du Comité anti-fasciste de la ville voisine de Melun. Mécontent de cette intervention, le propriétaire du parc où est hébergée cette radio, a porté plainte pour « violation de domicile ». Au regard de l'attitude actuelle de la justice dans ce genre d'affaire, les militants anti-racistes du département sont plutôt inquiets. En effet, il y a peu, un militant fasciste local a été relaxé, alors qu'il affichait des autocollants pour le moins douteux : « Holocauste toujours, tu m'intéresses ». Quand on connaît, par ailleurs, les manières dont cette même « justice » a tranché pour les « voleurs » de jeans des manifs lycéennes, il n'y a pas de quoi se réjouir... Surtout quand fleurissent sur les murs de Fontainebleau des graffiti anti-sémites (« médias = Juifs »)... L'hiver sera rude !

E. Z.

LE CENTENAIRE DE LA MORT DE SITTING BULL

Sitting Bull contre la

Il y a cent ans, le 15 décembre 1890, mourait Sitting Bull, le plus prestigieux des grands résistants sioux à la colonisation blanche de l'Amérique.

Dans cette longue chronique, notre compagnon Pierre-Valentin Berthier nous relate l'épisode trop oublié de la conquête de l'Ouest où périrent des milliers d'Indiens. Le 29 décembre de la même année avait lieu le massacre de Wounded Knee.

A l'occasion de ces deux anniversaires, le Monde libertaire se devait de rappeler ces événements.

DURANT l'été 1990, des émeutes ont éclaté au Québec à la suite d'un litige survenu entre les autorités et une communauté d'Indiens Mohawks, dont on voulait amputer le territoire d'une partie considérée par eux comme sacrée, afin d'y installer un terrain de golf. Les violences se sont déchaînées jusqu'aux portes de la ville de Montréal et firent l'objet de nombreux comptes rendus dans la presse internationale.

« Nos tipis étaient ronds comme les nids des oiseaux et toujours disposés en cercle de la nation, le nid de nombreux nids où le Grand Esprit nous destinait à couvrir nos enfants. »

Ces incidents ont rappelé à la mémoire de ceux qui semblaient l'avoir oublié le grand drame vécu par les aborigènes d'Amérique du Nord, une conquête sans doute irréversible, pour laquelle on n'a pas encore prononcé le mot de « décolonisation ». Avant que l'oubli retombe, le moment est venu d'évoquer le centenaire de la mort d'un des plus fameux personnages de ce drame historique. Il y a en effet cent ans, le 15 décembre dernier, que périt, lors d'une échauffourée sanglante, Takanta Yotanka — en anglais Sitting Bull et en français Taureau-Assis — le plus prestigieux des chefs sioux.

Né vers 1840, dans la tribu des Hunkpapa, il subit à l'adolescence les initiations tout à fait barbares infligées en ce temps-là aux jeunes gens devant être promus guerriers. Les Sioux des Plaines vivaient de la chasse au bison, de la pêche, de la cueillette et... de la guerre, quand elle figurait au programme. Peuplades et tribus nomades s'alliaient, se combattaient ou restaient neutres et pacifiques au gré des circonstances, des passions et des nécessités.

En divers points du continent, il existait, certes, des peuples sédentarisés, habitant le plus souvent les régions naguère hispanisées, tels les Pueblos, les Navahos, les Hopis, etc. D'autres pratiquaient plus ou moins l'agriculture. Mais l'ensemble des tribus sioux vivaient à ce qu'on nommait encore l'« état sauvage », avec des wigwams, tipis, totems, et de grands rassemblements périodiques, un peu comme ceux qu'ont les Tziganes aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Leurs mœurs étaient celles qu'ont dépeintes Fenimore Cooper et Gustave Aimard.

Grossie sans cesse par l'immigration venue d'Europe, la population blanche les refoulait progressivement vers l'Ouest.

La petite histoire relate que Sitting Bull eut pour premier nom Blaireau-Sauvage, aimable désignation pour un enfant, et qu'il s'appela ensuite Quatre-Cornes, sans doute parce qu'il avait eu deux bisons à son tableau de chasse. Le nom de Taureau-Assis lui vint de sa méthode particulière : il sautait de cheval sur le dos du ruminant et, en un rodéo fantastique, le contraignait à s'abattre sur son arrière-train, puis l'égorgeait.

Ce sont les Espagnols qui ont fait connaître le cheval aux aborigènes d'Amérique. Des ancêtres possibles du noble équidé figurent bien à l'état fossile dans le sous-sol du Nouveau-Monde, mais il n'y en avait plus de vivants depuis bien longtemps quand Christophe Colomb et Amerigo Vespucci y abordèrent. Les hommes des Plaines se familiarisèrent vite avec le cheval et devinrent de prodigieux cavaliers.

Vers l'âge de treize ans, Sitting Bull tua son premier ennemi, un homme de sa race appartenant à une tribu contre laquelle la sienne avait détéré la hache de guerre ! La vie dans la Prairie traversait souvent des épisodes cruels ; on se cachait, on rampait, on tendait des embuscades, on tirait à l'arc ou avec les carabines vendues par des trafiquants, échangées contre des peaux de castor ; on faisait des prisonniers qu'on mettait à mort à petit feu, occasion pour les squaws de se distraire, supplices accompagnés de danses rituelles et de beuveries. Car les trafiquants vendaient aussi de l'alcool.

Les affrontements avec la population blanche s'amplifièrent sous l'empire de deux événements : la mainmise sur les terres, dont la ruée vers l'or fut dans les Black Hills un épisode à part, et la construction du chemin de fer, qui ne pouvait se réaliser sans le massacre des bisons, dont les troupeaux immobilisaient les trains parfois pendant plusieurs jours. Dans cette extermination s'illustra, si l'on peut dire, le batteur d'estrade William Cody, dit Buffalo Bill, sur qui le Français Joe Hamman publia des souvenirs vécus. Elle réduisit à la famine des populations qui n'étaient ni préparées ni invitées au moindre essai d'assimilation ou d'évolution. Les tribus sioux, kiowas et comanches se soulevèrent en de nombreux points du territoire ; elles furent alors confrontées à l'appareil militaire de l'Union, ainsi qu'à la défense, l'arme au poing, des pionniers et des ranchmen pour qui le meilleur Indien était « un Indien mort ».

Organisateur plutôt que chef de guerre (Oliver La Farge *dixit*), Sitting Bull était devenu *medicine man* dans sa tribu, une sorte de capitaine qui serait en même temps sorcier et thaumaturge, doté d'une auréole charismatique que symbolisait assez bien la majestueuse couronne de plumes d'aigle. Il n'avait jamais

manifesté d'hostilité aux Blancs jusque-là. Il accueillait paisiblement sous son tipi le professeur Marsh, paléontologue estimé que les Sioux appelaient le Père Gros-Os (Big Bone Chief) parce qu'il extrayait des squelettes fossiles des

haïtés par Washington, qui les violait dès leur signature.

Au contraire, Sitting Bull prépara la guerre à outrance. Il fut avec Crazy Horse (Cheval-Fou) un des promoteurs principaux de la seule victoire rempor-

chef sioux demanda à négocier un traité de paix, et des pourparlers eurent lieu au fort Bufard. Il offrit sa soumission moyennant une amnistie complète pour lui et ses partisans : l'accord fut signé sur cette base, mais aussitôt les militaires arrêtaient Sitting Bull, qui passa deux ans au fort Randall.

Dans la vie du chef indien, un interlude extraordinaire surgit comme une énigme après sa quarantième année. Son vieil adversaire William Cody avait quitté l'armée, son illustre 5^e régiment de cavalerie, et même renoncé à sa vie d'éclaircir, pour fonder un cirque et parcourir le monde, précédé par la réclame glorifiant ses exploits. De batteur d'estrade, il était devenu bateleur de tréteaux. Emule de Phineas Barnum, son contemporain, qui avait exhibé la prétendue nourrice noire de George Washington et l'éléphant Jumbo, il se fit montreur de bêtes curieuses, et celles-ci n'étaient autres que les guerriers indiens qu'il était censé avoir vaincus. Tel César enchaînant Vercingétorix à son char triomphal, il présenta Sitting Bull à l'Amérique dans des parades de foire.

« Mon peuple est rare. Il ressemble aux arbres épars d'une plaine balayée par la tempête... il fut un temps où notre peuple couvrait cette terre comme les vagues d'une mer agitée couvrent le sol pavé de coquillages. »

Pourquoi Sitting Bull accepta-t-il ce contrat dont il ne percevait peut-être pas les motivations tactiques ? On peut supposer que c'était pour lui une possibilité et une occasion de voir de plus près le monde qu'il combattait. Mais, de celui-ci, il n'était pas tout à fait ignorant ; en temps de paix, il avait approché nombre de Blancs, visité des ranches, des forts et de petites villes. Le cirque élargissait son horizon mais le coupait de ses racines. Il n'est pas sûr qu'il ait entretenu de très bon rapports avec les hommes de sa race, tous imbus de préjugés raciaux et tribaux, jaloux de préséances, et s'échelonnant de la soumission hypocrite à la collaboration déterminée.

Cette prestation de saltimbanque pouvait-elle être profitable à Sitting Bull ? Probablement pas. Demeuré tributaire d'un passé plein de superstitions, c'était presque un survivant de la préhistoire, aussi peu capable d'accomplir le minimum d'adaptation nécessaire au sauvetage de son ethnie menacée que ses adversaires d'entrer dans les nobles raisons qui le faisaient agir. Ce qu'il réclamait aux envahisseurs était du reste un minimum : « *Je tiens à ce que tous sachent que je n'ai pas l'intention de vendre une seule parcelle de nos terres ; je ne veux pas non plus que les Blancs coupent nos arbres le long des rivières, je tiens beaucoup aux chênes* » (déclaration reproduite par Teri C. MacLuhan et citée par Philippe Jacquin ; voir bibliographie).



Sitting Bull et Buffalo Bill. Photo William Notman and Sons, 1885.

marécages et des tourbières. Il organisa une chasse au bison (avant le massacre) en l'honneur du grand-duc Alexis de Russie, venu lui faire une visite. Il offrit un gîte à des missionnaires de passage, fourriers du pouvoir sous le masque de la religion. Comme Sitting Bull était bigame — il eut neuf enfants de ses deux épouses —, les prêtres chrétiens lui conseillèrent de répudier l'une de ses femmes, mais, sans se fâcher, il refusa, alléguant qu'il pouvait les nourrir toutes les deux.

« Nous nous nourrissons de la chair du bison et nous couvrons de sa peau. Nous préférons la chasse à la paresse, aux querelles, à la jalousie et aux fréquentes périodes de famine dans les agences. »

La guerre fut pour les Indiens une succession de désastres. Le 2 août 1867, les Sioux, commandés par Red Cloud (Nuage-Rouge — 1832-1909) et par Spotted Tail (Queue-Tachetée), furent taillés en pièces sur les bords de la rivière Platte, par les chars blindés du major James Powell, selon qui douze cents guerriers seraient restés sur le terrain. Red Cloud, capturé, comprit l'inégalité des forces et la vanité de la résistance et devint un partisan obstiné des traités négociés, et d'ailleurs sou-

En 1888 dans les C... gnant per... avait certa... vernement... des Indie... absence. I... Horn, ils... chasse à l'... Les Che... Hand (Ma... un duel é... remettaie... soulèvem... eux, aprè... cherché re... par le vie... Emoussé)... attaqué e... régiments... Pope, Cro... détachem... rie, furent... et les tra... perdre leu... que soixa... Tandis... aux foule... nisation I... consolidé... par les I... apporter... L'industr... originair... mettre a... l'arme à... longtemp... Il sembla... Miles qui... les homm... rencontra... guerre t... tandis qu... démoralis...

Me

WY

A me... leurs é... l'ardeur... promes... devena... rorisan

LE MO

ET DU MASSACRE DE WOUNDED KNEE

conquête de l'Ouest

En 1888, Sitting Bull était de retour dans les Grandes Plaines. En l'en éloignant pendant quelque temps, Cody avait certainement rendu service au gouvernement de Washington ; la situation des Indiens s'était détériorée en son absence. D'ailleurs, depuis la Little Big Horn, ils n'avaient connu que défaites, chasse à l'homme, assauts, déportations. Les Cheyennes, dont le chef Yellow Hand (Main-Jaune) avait été tué dans un duel équestre par Buffalo Bill, se remettaient mal de la répression de leur soulèvement ; quelques centaines d'entre eux, après de durs combats, avaient cherché refuge dans les Badlands, guidés par le vieux chef Dull Knife (Couteau-Emoussé) ; en octobre 1878, ils avaient attaqué et pillé le fort Robinson ; quatre régiments, commandés par les généraux Pope, Crook, Bradley et Gibbon, plus des détachements du 7^e régiment de cavalerie, furent envoyés contre ces desperados et les traquèrent sans répit... mais sans réussir à les appréhender. On finit par perdre leur piste ; ils n'étaient plus alors que soixante-neuf !

Tandis que Sitting Bull était exhibé aux foules comme une attraction, la colonisation blanche s'était donc étendue et consolidée ; de plus, un fait, imprévisible par les Indiens, s'était produit, qui leur apporterait une infériorité définitive. L'industriel Hiram Maxim (1840-1916), originaire du Maine, était parvenu à mettre au point un engin effrayant, l'arme à répétition automatique depuis longtemps recherchée : la mitrailleuse. Il semble que ce fut le général Nelson Miles qui, le premier, en fit usage contre les hommes des Plaines au cours d'une rencontre où les cavaliers peints en guerre tombaient comme des quilles, tandis que le reste de la cohorte reflétait, démoralisé.

même, en côtoyant des gens comme les écuyères, les clowns et les trapézistes, avait dû faire réflexion sur la réalité des Visages-Pâles, qui n'étaient pas tous des « habits bleus » ni des brutes de ranchmen. Mais il était prisonnier de traditions pétrifiées et aussi de sa propre renommée. A son retour dans la réserve, en 1888, les turbulences recommencèrent, qui ne pouvaient que mal finir.

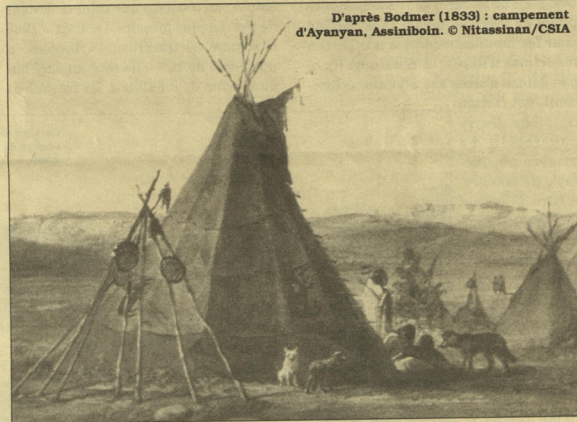
La réserve de Standing Rock est située à cheval sur la frontière des deux Dakota et délimitée à l'est sur une centaine de kilomètres par le cours du Missouri, que les Sioux appellent le « Grand Fleuve ». La présence de Sitting Bull dans ce territoire suffisait à en faire un endroit chaud, que, du fort Yates, le major McLaughlin faisait surveiller jour et nuit. Il aurait pu davantage encore prêter attention au brigandage qui sévissait alentour, où le trio tueur d'Indiens des frères Culbertson multipliait ses assassinats.

« N'oublie jamais, fils, mes paroles de mourant. Cette terre renferme le corps de ton père. ne vends jamais les os de ton père et de ta mère. »

L'Illiade indienne s'acheminait vers son dernier chant, et le western ne pouvait plus avoir de *happy end*. Le 15 décembre 1890, l'effervescence atteignit son paroxysme dans la réserve. Sitting Bull avait chargé le chef Kicking Bear (Ours-Frappeur) de faire danser la danse de l'Esprit, qui mettait d'ordinaire les guerriers en condition, c'est-à-dire les plongeait en une sorte d'extase hallucinatoire capable de les jeter aveuglément sur n'importe quel ennemi dans une attaque-suicide, car elle leur ôtait toute

composée d'indigènes amérindiens raliés aux autorités de l'Union. De même

seuil de la cabane où il logeait avec les siens. Le lieutenant Bull Head le fit aus-



D'après Bodmer (1833) : campement d'Ayanyan, Assiniboin. © Nitassinan/CISIA

que les Anglais levaient aux Indes des cipayes, que les Italiens intégraient des askaris dans leurs troupes coloniales de Somalie, que les Français recrutaient des harkis pour l'armée d'Afrique du Nord, de même les Américains enrôlaient des transfuges dans une milice spécialement destinée à réprimer l'agitation des tribus.

Ce soir-là, le commandant du fort Yates dépêcha au campement de Sitting Bull quarante hommes de cette milice indigène avec mission de faire cesser tout préparatif hostile et de s'assurer de la personne de Sitting Bull. Ce détachement était placé sous les ordres du lieutenant Bull Head (Tête-de-Taureau). Quand il arriva au wigwam, des guerriers dansaient autour du totem leur sarabande farouche, tandis que le Grand Conseil tenait une réunion à laquelle

sitôt entourer par ses hommes et lui ordonna de se préparer à les accompagner. Sitting Bull jugea toute résistance impossible et dit : « C'est bien, je vous suis. »

C'est alors que son fils Crow Foot (Pied-de-Corbeau), âgé de dix-sept ans, cria à la trahison et voulut lui faire honte d'avoir cédé si facilement aux injonctions des mercenaires. Quand on a un père d'un héroïsme aussi notoire, il est insupportable, pour un jeune exalté, de le voir se rendre sans combat. Sitting Bull changea alors d'attitude. Il appela les guerriers à l'aide, il en vint de toutes parts, un tumulte éclata, les hommes du wigwam s'interposèrent contre l'arrestation de leur chef, et ce fut la fusillade.

Le lieutenant Bull Head et le sergent Shave Head tombèrent, mortellement blessés, mais ce dernier, avant de mourir, tira sur Sitting Bull, l'atteignant au visage. En même temps, un autre sergent nommé Red Tomahawk fit feu de son pistolet sur le chef sioux, qui s'écroula, tué net.

Le 17 décembre 1890, dans le cimetière militaire de fort Yates, quatre prisonniers sioux creusèrent la fosse où fut enterrée la dépouille mortelle de Sitting Bull, roulée dans une toile de tente et couchée entre quatre planches. Cette

inhumation eut lieu en présence de deux chirurgiens de l'armée, du major McLaughlin (dont une ville du Dakota du Sud perpétue le patronyme) et du lieutenant Wood, du 32^e régiment d'infanterie.

Quinze jours après la mort de Sitting Bull, le 29 décembre 1890, le terrible massacre de Wounded Knee, commémoré depuis par un monument érigé sur place, mit un point final à la résistance militaire des Sioux. La vie épique du taureau-Assis ne peut sans doute plus guère servir d'exemple à leurs descendants, mais, avec des modes de lutte différents, elle inspire encore certains d'entre eux dans leur résolution à revendiquer leur terre et à défendre leurs droits.

Pierre-Valentin Berthier

(1) Il y avait aussi des Odjibways aux Etats-Unis, au Minnesota ; leur révolte tardive (1898) fut noyée dans le sang.

Bibliographie

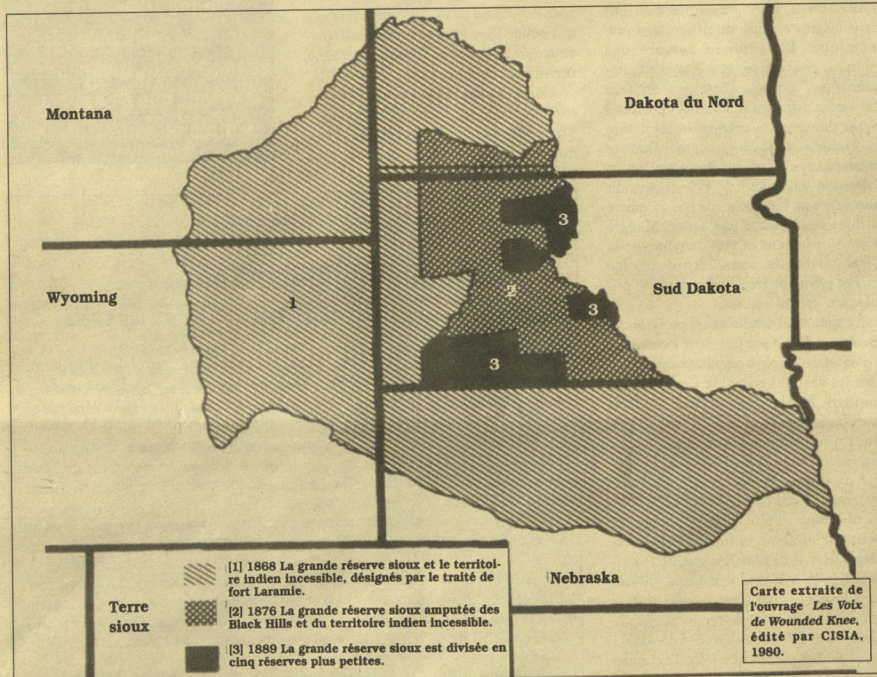
Parmi les très nombreux ouvrages traitant des Indiens d'Amérique du Nord dans lesquels Sitting Bull est mentionné, voici ceux auxquels nous nous référons :
— *Mœurs et histoire des Indiens Peaux-Rouges*, par René Thévenin et Paul Croze ; Payot, 1952 ;
— *Pieds nus sur la terre sacrée*, par Teri C. McLuhan ; Denoël, 1974 ;
— *Histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, par Philippe Jacquin ; Payot, 1987 ;
— *Histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, par Oliver La Farge, traduit de l'américain par Marie-Camille de Seynes Larlenque ; le Club du livre d'histoire, 1956.

Les citations qui nous servent d'interstitres sont, par ordre d'apparition, de :
— Héhaka Sapa (Black Elk), Oglala (1930) ;
— Crazy Horse, Lakota (1877) ;
— Seattle, Dwamish (1885) ;
— Tu-Eka-Kas (Vieux Joseph), Nez-Percé (1871).

L'auteur

Pierre-Valentin Berthier a publié en 1953, aux éditions Martel, un roman (aujourd'hui épuisé) intitulé *Sitting Bull*, qui évoquait des épisodes de la conquête de l'Ouest.

Il vient de publier un pamphlet, *Satires... de partout !*, actuellement en vente à la librairie du Monde Libertaire, au prix de 50 F.



A mesure que les Indiens perdaient leurs éléments les plus combattifs, l'ardeur de la rébellion fléchissait. Les promesses d'invulnérabilité des sorciers devenaient dérisoires, les « Huh ! » terrorisants sans efficacité. Sitting Bull lui-

notion et toute conscience du danger, tout attachement à la vie, tout instinct de conservation.

Le major McLaughlin mit sa garnison sur pied de guerre. Elle comprenait un contingent de milice indienne, formation

Sitting Bull n'assistait pas : le chef était resté chez lui auprès de ses femmes et de ses enfants.

Entendant les clameurs d'effroi ou de colère qui saluaient au dehors l'arrivée des soldats, Sitting Bull sortit sur le

1890 - 1973 Wounded knee : le temps des braves

« L'hiver 1890, les forces gouvernementales massacrèrent presque 300 Indiens, principalement des femmes et des enfants après qu'ils aient rendu toutes leurs armes sauf une. L'endroit de ce massacre était Wounded Knee, sur la réserve de Pine Ridge.

L'hiver 1973, plusieurs centaines de Sioux Oglalas et des sympathisants d'autres tribus retournèrent à Wounded Knee pour y manifester. Ils le firent à la demande des leaders traditionnels Oglalas, après qu'aient été essayés tous les autres moyens pour changer les conditions de vie sur la réserve.

Cette manifestation en terre indienne pour les droits des Indiens fut contrée par le gouvernement US avec des APC, des hélicoptères, des fusils automatiques et d'autres armes de la guerre du Vietnam. Mais pendant 71 jours, aucun officier fédéral ou du BIA n'a eu d'autorité à Wounded Knee. Pendant 71 jours, malgré des batailles sans nombre et des réunions de négociations, et en dépit d'un blocus du gouvernement sur la nourriture, le feu et les médicaments, une communauté autogérée fut établie. »

Extrait de l'introduction à l'ouvrage
« Les Voix de Wounded Knee »

La chute de la Dame de fer

(suite du n° 807)

La réalité du miracle néo-libéral thatchérien est terrible : promotion des inégalités, exclusion et marginalisation d'une fraction croissante de la population. Le nombre de familles vivant au niveau, ou sous le niveau officiel de pauvreté est passé pendant les huit premières années du gouvernement Thatcher, de 500 000 à 6,2 millions. Un journal, *The Independent on Sunday's* titrait le 30 septembre dernier : « Le fossé entre les hauts et les bas revenus est le plus important depuis 1886 ».

Le « miracle » néo-libéral

La déréglementation, la suppression des subventions publiques, l'élimination des « canards boiteux », qui étaient supposés construire un tissu industriel plus compétitif, a conduit à une véritable destruction :

- délabrement général des infrastructures : hôpitaux, écoles, transports, prisons. A titre d'exemple, un million de personnes se trouvent sur une liste d'attente pour des soins hospitaliers ;
- montée d'une société à double vitesse. Trente pour cent de la population, dans le Nord surtout, s'enfoncent dans la précarité. Certains observateurs parlent d'un véritable « piège de la pauvreté ».

produit par l'allègement des impôts des riches et l'augmentation de ceux des pauvres, une véritable redistribution à rebours des richesses. Or, ce piège, qui se resserre autour d'un nombre de plus en plus grand de familles, résulte de ce que chaque fois qu'un Anglais est augmenté

d'une livre, 75% de la somme est retirée soit sous forme d'impôt, soit sous forme d'une réduction d'allocations, ce qui interdit aux familles aux revenus les plus modestes de sortir de la pauvreté. Une série de mesures gouvernementales prises en 1980 diminuant la possibilité pour les familles modestes d'avoir des réductions d'impôt, et réduisant leurs possibilités d'accès aux allocations logement, ont étendu ce piège de la pauvreté à un nombre considérable de familles. A titre d'illustration, en 1979 il y avait 6 millions de citoyens britanniques vivant en dessous du seuil officiel de pauvreté ; en 1983 il y en a 8,8 et en 1985 il y en a 11,7. Dans le même temps le nombre de millionnaires en Livres sterling est passé de 7 000 à 20 000.

On assiste à un phénomène de clochardisation massive dans les centres urbains, à la prolifération des mendicants. Ajoutons à cela la crise du logement qui laisse un million de personnes sans abri, dont 350 000 à Londres. La criminalité, la tiers mondialisation des services publics, et... le doublement de la population des rats à

Londres consécutif à l'effondrement des égouts et aux ordures ménagères non ramassées viennent s'ajouter à ce sombre tableau.

Quant aux Britanniques qui ont un emploi, on constate que celui-ci devient de plus en plus précaire. De 1981 à 1985 le nombre des travailleurs « flexibles » a augmenté de 16% : ils sont aujourd'hui au nombre de 8 millions. Ils travaillent

publiant les photos des manifestants et en lançant des appels à la délation : pour ce faire certains journaux publiaient des numéros de téléphone auxquels les lecteurs pouvaient appeler. Un camarade anglais m'a raconté qu'une jeune femme avait été dénoncée par sa propre famille !

Les conservateurs eux-mêmes étaient divisés sur la question de la Poll Tax. Les zones contrôlées par les plus fervents

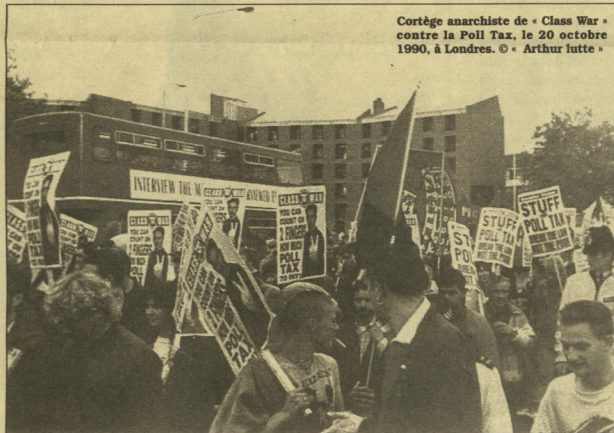
renforcée pendant l'année écoulée, suggérant que la nouvelle richesse est à la fois fragile et vulnérable, tandis que les vieilles fortunes sont remarquablement stables.»

La Bourse de Londres en hausse

Est-ce un hasard, dès l'annonce de la démission de la Dame de fer, les titres se sont mis à grimper à la Bourse et la livre a gagné quelques points.

L'ancien premier ministre s'appuyait aussi sur les couches moyennes, celles qui représentent l'Angleterre traditionnelle telle qu'on la voit dans les images d'Epinal, respectable, respectueuse de l'ordre et « very decent », mais traînant des préjugés solidement ancrés et opposée à la fois à la classe ouvrière et aux riches traditionnels. En imposant la consultation des salariés à bulletins secrets avant une grève, en permettant aux locataires d'HLM d'accéder à la propriété de leur logement, Thatcher a marqué des points sur des terrains populaires en réussissant à faire assimiler le conservatisme à l'extension des libertés. Mais par son intention de réformer l'impôt local, Thatcher a montré qu'elle ne savait pas apprécier jusqu'où il fallait aller trop loin. La logique dominante de sa politique était celle de la confrontation, non celle de la cohésion nationale. Elle laisse un pays divisé, profondément blessé. Mais aucun tribunal ne la jugera pour crimes contre l'humanité.

René Berthier



Cortège anarchiste de « Class War » contre la Poll Tax, le 20 octobre 1990, à Londres. © Arthur Lutte

alors comme temporaires, à temps partiel, ou encore comme « indépendants » et ils ne bénéficient que d'une couverture sociale réduite.

Les conservateurs contre Thatcher

Le coût social du massacre thatchérien est terrible, en termes de chômage, de violence, de diffusion de la drogue, et de désintégration des communautés. Une étude faite par l'université de Bristol révèle que dans le seul Nord-Est de l'Angleterre, 1500 personnes meurent tous les ans à cause du dénuement économique. En 1986 le nombre des plaintes pour crimes et délits avait augmenté de 7%, à quoi Thatcher a fait face en augmentant dans des proportions équivalentes... les crédits du ministère de l'Intérieur ! (50% en 8 ans.) Dans le même temps les crédits du ministère du logement baissaient de 41% et ceux du ministère de l'Industrie de 65%. Comme si tout cela n'était pas assez, Maggie s'était mise dans la tête de réformer la fiscalité locale, considérant que les riches payaient trop, et les pauvres pas assez, d'impôts locaux...

L'impôt local traditionnel en Grande-Bretagne, fondé sur la valeur locative de l'habitation, et payé par chaque foyer fiscal, ne satisfaisait plus l'ex-premier ministre. Fidèle à ses principes néo-libéraux consistant à faire payer les pauvres pour que les riches deviennent plus riches, la Dame de fer entendait instaurer un nouvel impôt constitué d'une somme fixe que doit acquitter pratiquement chaque adulte, et dont le montant peut varier selon la municipalité. De cette façon, le nombre des assujettis passerait de 12 à 35 millions. L'une des raisons invoquées par Thatcher est que les communes doivent assumer le risque électoral des dépenses qu'elles décident : l'idée de base étant que les collectivités locales travaillistes sont trop dépendantes.

Cette initiative a provoqué des émeutes d'une violence inouïe, réprimées avec ferocité. Les médias ont largement participé à la répression en

quant pas les principes thatchériens en matière de services sociaux. Ainsi ce n'est pas seulement de l'électorat que le gouvernement se trouvait isolé, mais d'une fraction importante de son propre parti. En mars dernier, les milieux financiers avaient accueilli très défavorablement le projet de budget présenté aux Communes.

Thatcher s'appuyait sur les nouveaux riches, ceux qui ont profité des conditions exceptionnelles fournies par la politique néo-libérale du gouvernement pour s'enrichir rapidement en profitant de la destruction de l'infrastructure industrielle du pays. Le *Sunday Times*, qui publie tous les ans une situation de ceux qui dirigent la Grande-Bretagne, écrivait récemment :

« L'an dernier notre journal... regrettait le fait qu'après une décennie de Thatcherisme les vieilles fortunes dominaient toujours... Cette tendance s'est

PAYS-BAS

Le « Vrije Bond »

Aux Pays-Bas, il existe, à gauche de la grande centrale social-démocrate FNV, un syndicat qui se veut la continuation du courant syndicaliste révolutionnaire. Il s'agit de l'*Onafhankelijke Verbond van Bedrijfsorganisaties (OVb)* — en français : Union indépendante des organisations d'entreprises). L'OVb se réclame toujours du vieux mot d'ordre : « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». Ce syndicat possède des fédérations dans la métallurgie, le textile et l'habillement, l'industrie graphique papier carton-bois, le bâtiment, l'agriculture, le commerce et les banques, les ports et transports, la pêche et la marine et enfin le secteur collectif.

Naissance de « Vrije Bond »

Tout comme la SAC suédoise, l'OVb n'est pas spécifiquement anarcho-syndicaliste, même si des libertaires y sont actifs. L'OVb refuse, en effet, toute affiliation idéologique et on y trouve aussi des socialistes-révolutionnaires et quelques trotskystes.

Depuis quelques années, le secteur collectif (BCS) était surtout dynamisé par des éléments libertaires (mais pas uniquement). Ces camarades voulaient dépasser le cadre catégoriel et intervenir en plus dans des domaines plus larges : l'environnement, la lutte anti-nucléaire, l'antimilitarisme... Il semble

que cette démarche n'a pas fait l'unanimité dans l'OVb puisqu'à l'occasion d'un congrès extraordinaire le BCS a quitté l'organisation. Il s'agit, à la fois, d'une exclusion et d'un départ volontaire, les deux parties étant « d'accord sur leur désaccord ».

Depuis, le BCS s'est transformé en *Vrije Bond* — mot à mot : Union libre (1). En fait, le nom complet de la nouvelle organisation est *Vrije Bond/basiorganisatie voor Zelfbeheer en Syndicalism*, soit Union libre/organisation de base pour l'autogestion et le syndicalisme.

Pour le moment, le *Vrije Bond* possède des sections principalement dans les grandes villes de l'Ouest (Rotterdam, Amsterdam, Utrecht, La Haye) et des membres dispersés en Frise, au Brabant et dans l'Est du pays.

On peut contacter *Vrije Bond* en écrivant à l'une des adresses suivantes : R. Wandelaar, Van Heuven Goedhardlaan, 179, Amstelveen (pour la région d'Amsterdam) ; *Vrije Bond* p/a RAMP, Gaffeldwarstraat, 34, Rotterdam ; *Vrije Bond*, Postbus 1338, Utrecht ; *Vrije Bond* p/a Buurthuis Stationsbuurt Stationsweg, 95, Den Haag (La Haye).

De Raaf, n° 82

(1) Mot à mot : « Union libre », comme en anglais, on utilise le terme *Unions* pour désigner les syndicats. Le mot *Syndicaat* existe, mais désigne de façon très spécifique le courant historique syndicaliste-révolutionnaire et anarcho-syndicaliste.

Traduction assurée par le Collectif anarchiste « Arthur Lutte » de Boulogne-sur-Mer.

Une idée de cadeau pour débiter l'année... pourquoi ne pas s'abonner au *Monde libertaire* ? Journal sans publicité, et totalement indépendant, ne vivant que de ses seules ventes et souscriptions

ROUMANIE A Bucarest... aucune amélioration

Aux dernières et rares nouvelles de là-bas, la situation paraît très tendue dans le pays. Comme récemment en Bulgarie, un appel à la grève générale a été lancé vers la mi-décembre par de nombreuses organisations politiques et syndicales. Cette grève a été bien sûr interdite par le gouvernement cryptocommuniste.

La tension est telle qu'un jour, par exemple, à Timisoara, il y a eu une manifestation (à 11 heures du soir !), qui a rassemblé plusieurs milliers de personnes... surtout des étudiants. Aux frontières, les étrangers sont maintenant filtrés et certains refoulés...

Avec une vie politique intérieure plutôt nébuleuse où le mensonge et la calomnie continuent de régner, où l'opposition s'est maintenant radicalisée, mais reste atomisée... alors que le Front de salut national et l'ancien PC se sont reconvertis en « Parti socialiste du travail », la situation économique comparée à celle de l'ère Ceausescu est pire et aggravée encore par l'hiver. De plus, le gouvernement craint que le premier anniversaire de la vraie-fausse révolution roumaine ne rappelle trop de souvenirs.

Ici, dans notre petit Occident douillet, la Roumanie est loin d'inonder les colonnes des journaux et les écrans de télé. Faudra-t-il encore un épisode sanglant et surmédiatisé pour nous rappeler que ce pays existe encore ?

Denis (Gr. de Bourgoïn-Jallien)

Sélection de Radio-Libertaire (89.4 FM)

Judi 27 décembre
 — « *Flagrants désirs* » (19 h 30 - 20 h 30) : avec Gil Cerisay.

Vendredi 28 décembre
 — « *L'invité du vendredi* » (19 h - 21 h) : cadeau de fin d'année : Hafid el Fahry nous présente les *Robbaïat* d'Omar Khayyan.

Samedi 29 décembre
 — « *La Chronique syndicale* » (11 h 30 - 14 h 30) : des rediffusions : la littérature prolétarienne avec les frères Boneff, Georgette Vacher... une syndicaliste CGT face aux stalinien, Anne Tristan sur la Nouvelle-Calédonie.
 — « *BDDA et Cie* » (18 h-19 30 h) : Régis Loisel et l'histoire de la BD en langue française. Bécassine, avec Dominique Petifaux.

Dimanche 30 décembre
 — « *L'Imaginaire* » (22 h - 23 h) : la compression d'images avec P. Cotte (informaticien).

Lundi 31 décembre... Faites la fête avec Radio-Libertaire
 — « *De la pente du Carmel la vue est magnifique* » (23 h à l'an prochain).

Mardi 1^{er} janvier
 — « *Blues en liberté* » (10 h - 12) : célébration du solstice d'hiver (II).

EXPOSITION

Denis Pouppeville à Nice

Le dessin est souvent considéré, à tort, comme un appendice de la peinture, et on le regarde avec condescendance, l'assimilant à la caricature tout au plus. Si l'on rencontre de grands caricaturistes qui furent de grands

n'était pas daté, nous aurions du mal à le situer dans le temps... Il n'a pas d'âge. Les personnages dessinés bafouent l'Histoire. Leurs allures inquiètent parfois. Qui sont ces personnages à peine sortis d'une ombre épaisse ?



Denis Pouppeville

dessinateurs (Daumier notamment), nous devons éviter l'amalgame. L'activité du dessinateur n'est pas de croquer les touristes devant le centre Pompidou, mais bien de créer et d'être original. Les dessins de Denis Pouppeville ne sont pas inconnus aux lecteurs du *Monde libertaire*, puisque le peintre Jean Dassoival, dans le n° 726, parlait de son exposition à Mac 2000. L'itinéraire de notre compagnon passe par l'équipe du *Fou parle*. Il a une préférence pour les contacts individuels et évite, dès qu'il le peut, les mondanités. Pour mieux vous situer cet artiste, sachez qu'il considère la présence de cinq personnes comme un attroupement et une réunion de famille comme un meeting.

Il met en scène les comportements des êtres humains plus qu'il ne les représente. Ce dessin d'une grande qualité graphique et d'une authenticité remarquable, s'il

L'artiste met en scène avec passion. Il nous faut observer l'œuvre avec minutie, pour accéder à toutes ces richesses ; composées dans la noirceur. Denis Pouppeville s'est mis à utiliser la couleur. Les scènes, les portraits représentent des êtres humains festoyant, complotant. Nous devons observer, avec attention, pour les connaître. Ces dessins mystérieux et remarquables ne peuvent se regarder en coup de vent, ils sont à l'opposé des images à lecture rapide, où souvent le discours domine. Perdre son regard dans la multitude des traits et retrouver le rêve, voilà ce qui peut vous arriver, si vous regardez bien. Si vous passez par Nice, pour les fêtes, je vous conseille d'aller voir cette exposition, qui se déroule jusqu'au 31 décembre, à la galerie Chifflet (63, rue de France).

André Robert

BANDE DESSINEE

« Les Oubliés d'Annam »

Les Oubliés d'Annam (tome 1), de Lax et Giroud, aux éditions Dupuis. L'histoire relatée dans cet album est née d'un fait divers survenu en 1986, et très peu évoqué dans la presse d'alors le rapatriement des corps des soldats français morts en Indochine.

Un journaliste, Nico Valone, tente de recomposer l'itinéraire de l'un de ces soldats : Henri Joubert est-il vraiment mort ? A-t-il disparu ?

Au fur et à mesure de ses investigations, Valone découvre que Joubert était un ancien résistant et qu'il a appartenu aux « ralliés d'Indochine », ces hommes qui se rangèrent du côté du Viêt-Minh pour marquer leur aversion de la guerre coloniale.

Mais pourquoi le journaliste reçoit-il des menaces anonymes ? Qui veut cacher la vérité sur Henri Joubert au point d'en arriver au meurtre de témoin du passé de celui-ci ?

Alain Nicol

LITTÉRATURE

« Enfances vendéennes »

Michel Ragon, éd. Ouest-France

DANS chacun de ses romans, Michel Ragon livre une part de son passé. Il est vrai que son origine « plébienne » est suffisamment rare dans le monde des lettres pour qu'il ne soit pas inutile de la mettre en avant. Les autodidactes ont souvent de riches expériences à communiquer, et Ragon nous le prouve une fois de plus avec *Enfances vendéennes*, un volume de souvenirs, plus qu'un roman à proprement parler, qui s'inscrit aux côtés de *L'Accent de ma mère* ou de *Ma Sœur aux yeux d'Asie*.

tous ces échappés de la quotidienneté conforme, tous ces chimériques, ces éperdus, ces extravagants, ces exotiques, ces mabouls, ces obsédés d'un idéal qui les dépasse ; qui les dépassent mais ils courent après, ils courent à perdre haleine, à perdre l'esprit, à perdre vie. » Et cela, le libertaire Ragon s'en félicite, car tant que se rencontreront de tels personnages la vie, pour un enfant, ne semblera ni triste ni trop féroce.

Ce nouveau livre, *Enfances vendéennes*, est donc avant tout le regard singulier sur ses proches. mais Michel Ragon est aussi un historien, et ce n'est pas sans émotion qu'il nous restitue les gestes des artisans d'une région attachée à ses traditions ou qu'il nous relate l'essor de l'industrie autour de Nantes ou de Saint-Nazaire. Le lecteur éprouve ainsi beaucoup de plaisir à découvrir ou redécouvrir des lieux ou une époque sur lesquels tout semblait pourtant avoir été dit, que l'auteur décrit avec ce souci du détail qui lui est propre. Le parcours d'un autodidacte est toujours exceptionnel et cet unique argu-

ment devrait convier à la lecture de ce dernier volume. Mais, chose non moins exceptionnelle pour un autodidacte, *Enfances vendéennes* est un livre superbement écrit où l'humour n'est jamais absent. Après *La Mémoire des vaincus*, publié il y a presque un an et qui retraçait l'histoire du mouvement anarchiste, Michel Ragon nous prouve une fois de plus son talent de conteur de ce que l'on pourrait nommer la « vie populaire » (1).

Thierry Maricourt

(1) Toujours sur la Vendée, soulignons la parution de *Régine*, de Paul-Louis Rossi, éditions Julliard (prix 70 F), et le livre *Les Champs d'honneur*, de Jean Rouaud (prix Goncourt 1990), aux éditions de Minuit (prix : 79 F).

A l'attention de nos rédacteurs

Pour chaque ouvrage chroniqué ou référencé, veuillez, SVP, indiquer son prix et le nom de l'éditeur... Merci.

« Notre ami le roi »
 Gilles Perrault, éd. Gallimard

Au moment même où Hassan II en appelle à l'armée pour réprimer ses pauvres, il est un livre qu'il faut absolument avoir lu, si l'on veut mieux connaître le régime marocain. C'est celui de Gilles Perrault, dans la collection « Au vif du sujet », chez Gallimard.

Voilà un livre décapant, où l'on y découvre le vrai visage du Maroc sous la férule d'un roi assassin, grand ami de nos « chers » hommes politiques.

Notre ami le roi, est en vente à la librairie du Monde Libertaire, au prix de 110 F (Pour vos commandes, chèques à libeller à l'ordre de Publico).

EDITIONS

Pour des vœux... libertaires !

Les éditions « La Rue » viennent d'éditer une nouvelle série de cartes postales couleurs. Il s'agit de huit pochoirs « vus » dans le 18^e arrondissement de Paris. Ces cartes postales sont disponibles à la librairie du Monde Libertaire, (145 rue Amélot, 75011 Paris), au prix public de 4,50 F, l'unité et de 27 F, la collection de huit (chèques à libeller à l'ordre de Publico).



RENDEZ-VOUS

ASNIERES
Le groupe Malatesta (Hauts-de-Seine-Nord) vend le *Monde libertaire* au marché d'Asnières (près de la mairie) le dimanche entre 10 h 30 et 12 h 30. C'est une bonne occasion pour rencontrer des militants de la FA.

AURILLAC
Une liaison existe à Aurillac (Cantal). On peut la contacter en écrivant aux Relations intérieures qui transmettront.

CHERBOURG
Pour contacter la FA sur Cherbourg et sa région voici une nouvelle adresse : GREL, BP 12, 50130 Océville.

PARIS
Le groupe du 19^e-Nord vend le *Monde libertaire* chaque dimanche, entre 10 h 30 à 12 h, sur le marché de la rue de Joinville.

PAU
Une liaison existe sur Pau (Pyrénées-Atlantiques). Pour la joindre écrivez aux Relations intérieures, qui transmettront.

SAINT-DIZIER
Il existe une liaison à Saint-Dizier (Haute-Marne) et non Saint-Didier, comme nous l'écrivions, ces dernières semaines, à partir d'une orthographe erronée. Pour la contacter écrivez aux Relations intérieures qui transmettront.

TOULOUSE
Le groupe Albert-Camus peut être joint en écrivant à l'Athénée Albert-Camus, 39, rue Peyrolières, 31000 Toulouse.

PARUTIONS

PRESSE

Le n° 74 de *Contre Vents et Marées* (journal d'humeur anarchiste) est en vente à la librairie du Monde Libertaire. Prix : 5 F. On peut, aussi, l'acheter en écrivant à « Contre-courant », La Ladrrière, Saint-Alban-de-Roche, 38300 Bourgoin-Jallieu.

EDITION

Le groupe FA de Bourgoin-Jallieu a édité un nouveau briquet (A cerclé, avec dessin surprise, rouge sur fond noir). Prix : 15 F l'unité et 120 F les 10 exemplaires. De plus, il vend différents badges : « Vive l'anarchie » (dessin de Reiser), « J'emmerde Le Pen », «... et l'anarchie ? » « Yen a marre des chefs ». Prix : 10 F l'unité et 8 F à partir de 10 exemplaires (variés ou pas). Pour toute commande, voir adresse ci-dessus.

BADGE

Un badge « Non à la guerre » a été édité pour soutenir les différentes initiatives contre la guerre. Il est disponible au prix de 10 F, à la librairie du Monde Libertaire (145, rue Amélot, 75011 Paris) ou auprès des militants de la FA.

EDITIONS

Le groupe Région-toulonnaise diffuse un autocollant : A cerclé, rouge sur fond noir. Prix : 2,30 F l'unité, à partir de 25 exemplaires (port compris). Et toujours des brochures : étoile noire, étoile rouge et noire, deux mains brandissant un fusil. Prix 8,50 F l'unité à partir de 6 exemplaires (port compris). Chèque à l'ordre de Bruno Nappi. Adresse : CECL, immeuble Lamer, rue Montébello, 83000 Toulon.

Le groupe Région-toulonnaise a édité un bandeau : « Lisez le *Monde libertaire*, hebdomadaire de la Fédération anarchiste ». Prix : 0,40 F l'unité et 0,25 F (port compris) au dessus de 100 exemplaires. Chèque à l'ordre de Bruno Nappi. Disponible à l'adresse ci-dessus.

Edition d'affiche



Les groupes Sacco-Vanzetti de Chelles, Fresnes-Antony et les Temps Nouveaux de Brest viennent de publier l'affiche représentée ci-dessus. On peut se la procurer à la Librairie du Monde Libertaire au prix de 1,60 F l'unité.

Le dessin de la semaine



BILLET D'HUMEUR

Les ennemis publics

JEAN-CHARLES Willoquet a été tué au cours d'une fusillade le 10 décembre, à Alençon. Selon la presse réputée grande, il était l'ennemi public n° 1. Toujours selon la même presse, il est mort « comme un petit truand » et la police s'enrichit dans le mépris en déclarant officiellement qu'il « est venu finir sa carrière dans un coup tout juste digne de truands amateurs ».

Or, pour une fois, nous serons d'accord avec la police : Willoquet est un bien petit truand, un amateur, effectivement, si on le compare aux grands, aux vrais ennemis publics... je veux parler des escrocs officiels de l'Etat.

Si nous prenons d'abord l'exemple de la délinquance en cols blancs, l'escroc Nucci, ennemi public du tiers monde, qu'il a dépouillé sans scrupules durant cinq années, s'est mis au vert tranquillement, à l'hôtel de Lassay, comme conseiller technique de Laurent Fabius. Quant à Chaliel, le truand au vrai-faux passeport, il dirige aujourd'hui une entreprise d'import-export et va se présenter très bientôt devant l'électeur de Saint-Amand-Montrond (Cher), une ville célèbre pour sa pègre, puisque Maurice Papon, ennemi public des Juifs sous l'Occupation en fut le premier magistrat. Les vols de ces deux escrocs sont

très largement supérieurs aux quelques briques récupérées ça et là par le minable Willoquet.

Du grand banditisme aux crimes de sang

Passons maintenant au grand banditisme et aux crimes de sang. On est bien obligé aussi d'approuver : la fusillade de Willoquet, c'est du minable à côté de celles que nous préparent les grands truands professionnels, George Bush, Saddam Hussein, François Mitterrand et Mikhaïl Gorbatchev (dont on sait qu'il a obtenu le prix

Nobel de la Paix parce qu'en 1990 il a trafiqué un peu moins d'armes qu'en 1989). Il est indiscutable que comparé au braquage qui se prépare au Koweït, le casse manqué de Willoquet est dérisoire : un mort, deux blessés, alors qu'à l'entraînement, les Américains comptabilisent d'ores et déjà 60 victimes !

Enfin, la presse ajoute que l'ennemi public n° 1, « simple garçon coiffeur », a été perdu par l'« amour des grosses voitures ». En l'occurrence, il disposait d'une Audi de série et là nous n'insisterons pas : on dépiste tout de suite l'amateur, si l'on pense aux luxueux véhicules utilisés par les chefs d'Etats. Il est vrai qu'ils ont rarement débuté dans le banditisme avec le grade de garçon coiffeur !

Ultime remarque pour en finir : les petits truands, genre Willoquet, séjournent généralement de longues années derrière les barreaux. Les vrais truands, dont nous venons de parler, poursuivent librement leur carrière.

Qu'attend donc la police pour tirer à vue, comme sur Willoquet, sur ces ennemis publics à la hauteur de ses compétences ?

Guimou de la Tronche

FIN D'ANNEE

Tout fout le camp !

Roumanie... un an après la pseudo-révolution, le malaise n'en finit pas : Une présidence contestée, une population affamée, et aucune alternative politique crédible à l'horizon.

URSS... la pérestroïka bat de l'aile. L'empire s'effrite. Les apparatchiks s'inquiètent. Certains annoncent même une dictature prochaine. Seul avenir : le libéralisme économique, avec en primes chômage et soupe populaire.

Albanie... l'homme fort du régime, Ramiz Alia, congédie la veuve d'Enver Hodja du Front national patriotique et par la même occasion, il déboulonne les statues de Staline. A Shkoder, pour la première fois depuis des décennies une messe est célébrée au grand jour en présence de 5 000 fidèles... La religion s'insinue dans les lézardes de l'édifice branlant du dernier bastion stalinien. Un culte en chasse un autre... vive l'opium du peuple !

France... les « socialos », eux se portent bien. Seule inquiétude : l'avenir des politiques. Des appels aux sursauts « démocratiques » circulent. Pour les miséreux, les handicapés et tous les autres, Noël est passé. Claude Evin a fait son Téléthon, la galère peut continuer.

Mitterrand, de son côté, reste sur le pont. Pour le Golfe, il a déclaré : « La France accomplira son devoir histo-

rique ». Bravo ! Son illustre ancêtre, le camarade Jaurès appréciera. Adieu l'Internationale ouvrière... bienvenue l'Internationale pétrolière !

Bush, Mitterrand... même combat : tous au front !

Certaines fins d'années ont des goûts amers. Espérons que cela ne durera que le temps d'une trêve... celle des confiseurs.

Alain Dervin

Manifestation internationale contre la guerre samedi 12 janvier 1991

A Paris, dans les grandes villes françaises, à l'étranger : aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne... le samedi 12 janvier sera un nouveau rendez-vous pour les pacifistes et antimilitaristes contre les menaces de guerre dans le Golfe. A l'appel de nombreuses personnalités, dont Colette Magny, Albert Jacquart, Ronald Creagh et soutenu par de multiples organisations de la CGT à la Fédération anarchiste, ce sera, une fois encore, l'occasion de dire non aux va-t-en-guerre à trois jours de l'ultimatum de l'ONU. Plus que jamais, il faudra être nombreux dans la rue pour dire et redire : « Guerre à la guerre ».

A Paris, rendez-vous à Bastille, à 14 h 30. Dans un prochain numéro, nous reviendrons plus longuement sur cette initiative.

COMMUNIQUE

En raison des fêtes, le cours sur l'anarchisme, du mardi 1^{er} décembre, au groupe Louise-Michel, n'aura pas lieu.

SOMMAIRE

PAGE 1 : Un monde cruel (conte philosophique), Editorial.
PAGE 2 : Lettre ouverte à Mrs Thatcher..., L'affaire « Politis ».
PAGE 3 : Naissance d'une lutte, L'affaire Claudine Creach, La voix des bêtes, En bref.
PAGE 4 : Sitting Bull contre la conquête de l'Ouest.
PAGE 5 : Sitting Bull contre la conquête de l'Ouest (suite de la page 4).
PAGE 6 : La chute de la Dazme de fer (suite du n° 807), Le « Vrije Bond », A Bucarest... aucune amélioration.
PAGE 7 : « Enfances vendées », Denis Poupperville à Nice, chronique BD, Sélection R-L, « Notre ami le roi » de Gilles Perrault.
PAGE 8 : Les ennemis publics, Tout fout le camp !, Infos FA.